

Industrie vaudoise

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 37

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198932>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'aille dans son assiette et passa le pilon à son voisin... De suite, suivit le plat de perdreaux, contenant encore deux ailes, une cuissee et des croupions. Mon sans-gêne fit suivre aux deux ailes de perdreaux le chemin de l'aille de la poularde, et passa le reste au voisin.

— Sacrebleu! Monsieur, s'écria celui-ci, furieux, croyez-vous que je n'aime pas les ailes, moi aussi?

— Je n'en savais rien, Monsieur, répartit l'autre avec le plus grand calme, et je ne m'en suis pas inquiété, comme vous voyez!

— Oui, je vois que vous êtes un goinfre et un malappris, comme j'ai vu, en chasse, que vous étiez un voleur de gibier.

— Monsieur, riposta mon camarade, toujours de son ton placide et sans élever la voix, rien n'est bête et malsain comme de se quereller quand on mange, cela me gêne et ennuie ces messieurs... Après dîner, nous reprendrons notre entretien, si cela vous plaît, mais en attendant, je vous dirai que vous êtes un impertinent et un drôle...

Cela allait prendre mauvaise tournure... Je me levai et je séparai les deux contestants en me plaçant de force entre eux. Mon sans-gêne continua de manger paisiblement et abondamment, l'autre grogna jusqu'à la fin du dîner, sans pouvoir, de colère, rien avaler.

Mais dès qu'on se leva de table, c'est celui-ci qui reprit la discussion le plus fort. Mon camarade l'envoya promener; l'autre leva la main et fut arrêté à temps, des cartes furent échangées, des témoins constitués...

Chacun des deux adversaires se prétendant l'offensé, le sort décida qu'ils se battraient à l'épée, le lendemain, dans un bosquet voisin.

Il fallait se procurer des armes; je fus chargé de ce soin avec un de mes co-témoins.

Mais nous ne trouvâmes, dans le village, ni épées, ni fleurets, sauf l'antique et unique sabre du garde-champêtre; ni pistolets, sauf deux vieux pistolets d'arçon à pierre, mangés de rouille, parmi les ferrailles de l'arquebusier-serrurier du lieu.

Se battre au fusil, alors! Ce mode américain n'est pas encore établi en France.

Se battre ailleurs? L'adversaire de mon camarade, qui était venu d'Orléans, ne voulait pas aller à Paris; mon camarade, qui était de Paris, ne voulait pas aller à Orléans.

— Eh bien, ne vous battez pas! dis-je. Vous vous êtes tous les deux dit des injures, partant quittes! Vous avez montré tous les deux que vous n'aviez pas peur; l'honneur est sauf.

Nous finîmes par leur faire entendre raison, on apporta du punch, ils se donnèrent la main et choquèrent leurs verres.

C'est ainsi que finit le combat.

Et comme minuit était arrivé pendant cet incident tragico-comique, et que nous avions ainsi laissé passer l'heure du dernier train du soir, chacun regagna sa chambre de la nuit précédente.

Entré le premier dans la nôtre, mon sans-gêne s'accommoda de suite du fauteuil avec la chaise, de la manière que je lui avais appris la veille, et ne tarda pas à s'endormir profondément, me laissant le choix ou du lit à punaises, ou du matelas de noyaux de pêche étendu sur le plancher.

Nous avions convenu de chasser encore jusqu'à midi, de revenir déjeuner, et de repartir ensemble pour Paris; mais je me crus dégagé de toute convenance à l'égard de mon compagnon, en même temps, une nuit passée ainsi m'effraya... Je pris mes affaires sans bruit et sortis subrepticement de la chambre.

Après avoir payé mon écot à maître Anglois en personne (et il était salé et poivré cet écot, je vous en réponds), et recommandé expressément au digne aubergiste de ne pas réveiller mon camarade, qui voulait dormir la grasse matinée, je m'acheminai vers la gare. Là, je fis un bon petit sommeil de trois heures sur deux banquettes accouplées de la salle d'attente, avant de reprendre le train qui me ramena à Paris.

J'aurais bien voulu voir la tête que dut faire mon compagnon, quand il se vit seul, en s'éveillant le matin!...

Un mois après, je le rencontrai à la gare St-Lazare, il vint à moi:

— Eh bien, me dit-il, en me tendant la main, d'un air moitié riant, moitié fâché, eh bien, est-ce qu'on quitte ainsi les gens sans prévenir? Vous pouvez vous vanter d'être un fameux sans-gêne, vous!

(Almanach de la Chasse illustrée.) LIESTA D'AMBALOGES.

On lulu pou galant.

Dou z'amis que s'étiot cognus tandis que passavot l'écoula, s'étiot pas revus du grantenet, et tandis cé teimps, ion dâi dou s'étâi mariâ. L'avâi prâi po fenna 'na brava felhie, qu'a bin z'u oquiè; mâ la pourra pernetta étâi dâo gros moué, et onco!... L'avâi la ti-gnasse que terivè su lo rodze, et on ge qu'einvoyivè l'autro sè fèrè potografii, mâ à part cein, le poivè onco passâ.

On dzo que cé novè mariâ étâi zu dein lo défrou avoué sa fenna, l'eintra dein on cabaret po bâirè quartetta et po sè repètrè onna mi ein medzeint la vicaille que la fenna avâi dein se n'omonière, vo sédè, dè clliâo z'espèces dè panâi ein paille, po lè damès, que sont asse plliats què dâi pounéses.

Et tandis que l'étiot ein trein dè s'apedansi, vouaiquie l'ami dè l'écoula militère qu'eintrè assebin quie per hazâ.

— Eh! salu! se fâ ein eintreint, à l'avi que revâi se n'ami. Est-te lè?

— Et oi.

— Quin bon novè, du lo teimps qu'on ne s'est revu?

— Eh bin, tot dè bon!... mè su mariâ et vouaiquie ma fenna!

L'autro la vouâitè on momeint et quand la z'ua prâo vussa, s'approutsè de se n'ami et lâi fâ à l'orolhie:

— T'einlèvâi quien coucou!

Les canons à grêle.

Un de nos abonnés nous écrivait à la date du 3 août:

Notre charmant petit vignoble a été fort maltraité par la grêle tombée traitreusement samedi dernier. Malgré le zèle de nos artilleurs avec leurs canons à grêle, nous n'avons pu en être préservés. Certes la chose n'est pas gaie; cependant je ne puis pas priver le *Conteur* de cette conversation entendue avant l'orage:

DAVID. — Pierre, soo vito lè canons! Vouaiquie-vâi clliâo niolès lè d'amont que sont nâirès d'on côté et biantzè de l'autro. Lè dâi niolès à grâila.

PIERRE. — Tot est prêt... Vouaiquie lo veint dè Cossenâ, lo dzoran dè Velars et la bise: tot est mêcliâ, et l'on cheint dâi grossès gottès... Faut lâo fotrè coquies pétards: boum! boum!

DAVID. — Enco, Pierre, enco!... boum! boum!...

PIERRE. — Mâ la grâila mè tzi su lo mor... Aïe!... rein ne lai fâ. Sé pas que dâo tonaire font pi lè d'amont; crâio que l'ont remontâ lè niolès... Que faut-te fèrè.

DAVID. — Laissez-lè po stu iadzo et sauveint-no dè perquie. Se l'ont remontâ lè niolès, faudra ralondzi lè canons. F. T.

Où donc est le centre de Lausanne?

Nous avons l'*Hôtel central et Bellevue*, place St-François; le *Café Central*, rue Centrale; le *Café du Centre*, rue St-Laurent, et la *Laiterie centrale*, square de Georgette. Il ne faut pas oublier que le *Café du Nord* est à St-Pierre et celui du *Midi* rue du Grand-Pont.

Boutades.

Monsieur et madame se sont pris de querelle en se mettant à table, et ils sont en train de jeter assiettes, verres et couteaux par la fenêtre. Le domestique s'empresse alors de faire suivre le même chemin à la soupière, aux bouteilles, etc.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, imbécile? s'écrie monsieur.

— Dame, répond le domestique, je croyais qu'on dinait dans le jardin!

Les *Etrennes fribourgeoises* nous racontent qu'un brave campagnard désirait depuis longtemps voir un squelette humain. Apprenant qu'il y en avait un au musée de Fribourg, il s'y rend et demande dans quel endroit il était placé. Un farceur lui indique un coin de la salle, où se trouvait le squelette d'un âne. Le paysan s'approche et, après un moment de réflexion: *Coumeint chin no tzandzè, tot parei!* (Comme ça nous change, tout de même!)

Louis-Philippe visitait une petite ville. Electrisé par la bonne grâce avec laquelle le roi se prêtait aux ovations enthousiastes de la population et des corps constitués, voilà le maire qui, tout à coup, s'écrie:

— Ah! sire, la fête n'est pas complète; quel malheur que vous n'avez pas amené votre femme!

Le roi sourit et se contenta de répondre:

— Hélas! monsieur le maire, je suis aussi désolé que vous, mais il fallait bien que quel-
qu'un restât pour garder la maison.

Madame somme sa domestique.

— Marie, vous allez vous rendre chez madame B.... vous demanderez au concierge où elle est en ce moment et combien de temps elle doit y rester.

Marie, revenant au bout d'un instant: « Le concierge m'a dit que madame B... est à son lit de mort, mais il n'a pu me dire pour combien de temps. »

Un de nos plus jolis chauves faisait visiter l'autre jour, à un ami, son cabinet de toilette.

— Tu vois, lui disait-il en montrant étalées sur une table des brosses de toutes les dimensions, j'ai tout ce qu'il y a de mieux en fait de brosses à cheveux. Je voudrais bien maintenant me procurer des cheveux pour mes brosses.

Absents pour cause de « cirque », tels sont les mots que bien des familles lausannoises pourraient, en ce moment, écrire chaque soir sur leur porte. Grands et petits, tous sont au *Grand cirque national suisse*, installé pour quelques jours sur la place du Tunnel. Et le cirque du capitaine Martin mérite bien cet engouement du public. D'abord, son aménagement est des plus confortables et aussi luxueux que peuvent l'être des installations volantes, toujours sur les grands chemins et que l'on monte et démonte en quelques heures. De la terrasse du Château, même, on entend tous les soirs les acclamations enthousiastes qui saluent les productions vraiment prodigieuses des artistes et des élèves de M. Martin. Le programme est très varié et *tient toutes ses promesses*. Pourquoi citer telle ou telle chose? Tout est à voir. Les représentations ont lieu chaque soir à 8 1/2 heures très précises. Les samedis, dimanches et jours de fête, représentations extraordinaires à 3 heures. Demain, jour du *Jeune fédéral*, matinée à 4 heures et lundi, à 3 heures.

Industrie vaudoise. — Nous apprenons avec plaisir que la maison de confiserie *Laurent et Rossier*, de Lausanne, a obtenu la médaille d'or avec le maximum des points, à l'Exposition cantonale vaudoise de Vevey.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

AGENDAS DE BUREAUX

pour 1902.

Papier de bonne qualité. — Impression et reliure très soignées.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.